

Sodome et Gomorrhe 2002 ou le lent déclin d'une civilisation

André Lussier

L'auteur sonne l'alarme devant l'actuel pervertissement des valeurs socio-morales de notre civilisation. Il en prend pour indices, entre autres, la complaisance des psychologues et des psychothérapeutes devant les « mini-perversions », l'ampleur des revendications de certains membres du mouvement homosexuel et le succès de librairie qu'a connu le livre « La vie sexuelle de Catherine M. » de Catherine Millet.

Pourquoi un titre accrocheur? Serait-ce en raison d'un penchant pour le sensationnalisme? Pour compenser un manque de données pertinentes? Eh bien, c'est précisément le contraire. Le titre est en fonction d'un trop plein de données alarmantes. Les symptômes ne cessent de se multiplier. Les valeurs – souvent parmi les plus sûres – sont en train de se volatiliser. Le plus déroutant vient du fait que parmi les promoteurs de cette déroute, nous comptons des « experts » en psychologie. Ces hommes abattent un par un des arbres, ignorant la forêt qui, elle, agonise.

Il nous a été donné récemment de voir un citoyen lucide prendre avec courage la parole et ses distances pour sonner l'alerte. On aura reconnu le chanoine sociologue Jacques (de) Grand'maison dans *Quand la responsabilité fout le camp*¹. Hélas, une voix qui crie dans le désert.

Dans un travail parmi les plus pénétrants sur la dynamique des perversions sexuelles, Piera Aulagnier² démontre qu'un des facteurs majeurs dans le développement des perversions sexuelles est le défi à la loi, loi de la différence des sexes, de la différence des générations, défi accompagnant le règne du déni, déni de l'angoisse, déni de la castration, etc. De là à parler du défi à l'autorité, défi à l'endroit de toute règle imposée à la vie personnelle, pour ne favoriser que le désir et la satisfaction pulsionnelle, il n'y a qu'un pas. Une fois ce pas franchi, sur la scène publique, nous sommes autorisés à parler de « pervertissement » généralisé, selon l'expression du psychanalyste Didier Anzieu. Je me propose de démontrer que c'est là l'atmosphère dans laquelle nous baignons de plus en plus depuis plusieurs décennies.

J'emploie, comme certain cinéaste de chez nous, le mot déclin, conscient que nombreux seront les lecteurs prompts à rigoler (rire jaune), à s'innocenter s'ils se sentent visés, en concluant : « un autre qui pleure sur des valeurs périmées, allergique au progrès... ». L'accusé se fait accusateur, ce qui est un peu l'histoire du monde. Parlant de déclin, il va de soi que je n'ai pas à l'esprit un processus qui se voit à l'œil nu. Une

civilisation prend des siècles à décliner et elle peut s'y laisser emporter dans l'euphorie aveugle, à certaines étapes. Les hommes ne perçoivent pas le lent mouvement qui cause les transformations de la couche terrestre; ainsi en est-il de l'érosion des valeurs d'une civilisation, même celles que l'on voudrait inattaquables. Ceci dit, il y a néanmoins des époques où des transformations majeures, des écroulements spectaculaires s'effectuent sous nos yeux et nous le percevons donc bien avant les historiens. Deux de ces étapes nous crèvent les yeux : le déclin de l'autorité et les errements de la sexualité. En somme, deux grandes lubies : le sens de l'autorité périclité sous le prétexte trompeur de l'avènement de l'autonomie, et la sexualité entre en déroute sous le prétexte évolutif (!) de libération. Méprise donc sur les valeurs et par conséquent chaos social.

Après quarante années de familiarité professionnelle avec la psychopathologie individuelle et la perversion, je vais me permettre aujourd'hui de prendre le corpus social comme patient, tout en me basant sur mes observations cliniques. Je vais le faire sous quatre rubriques.

1. Le psychologue face aux mini-perversions.
2. Les psychothérapeutes et l'éthique professionnelle.
3. La Cité assiégée par les homosexuels.
4. La sexualité prise en otage, avec Catherine Millet.

1) Le psychologue et les mini-perversions

Les historiens nous rappellent que les conflits de générations ne caractérisent aucune époque en particulier, car ils sont de toutes les époques. Ce qui fait que le besoin obsédant d'être dans le vent, de n'être que vieux jeu est vieux comme le monde. Seule la manière de manifester sa différence serait caractéristique d'une époque, donc la surface des choses. Sauf que, parfois, sous la surface, seraient dangereusement mises en question des valeurs que l'on croyait intouchables. Ainsi en est-il, comme je disais, de l'autorité et de la sexualité.

Que la dégringolade des mœurs et des valeurs socio-morales affecte la sexualité, se voit sans peine autour de nous, de même qu'à l'étranger, comme en France. Mais restons chez nous pour le moment. Il y eut bien sûr les effets chez nous de Mai 68 et notre Révolution dite Tranquille. Celle-ci nous a valu la soi-disant révolution sexuelle. Ce qui veut dire quoi en somme? C'est peut-être simple : aujourd'hui, une seule voix a la chance d'être tolérée, celle qui dit « L'amour est enfant de Bohème qui n'a jamais connu de loi ». Les jeunes et les moins jeunes clament qu'il n'y a plus de problèmes sexuels. Avec le renversement du trône de l'Église, championne en tabous sexuels, tout devenait permis; perpétuelles bacchanales et saturnales. On croyait pouvoir s'en donner à cœur joie. Ce fut et c'est encore le délire de la maturation sexuelle spontanée. En fait, il y eut beaucoup de débordements mais l'épanouissement, la satisfaction et la joie n'étaient pas et ne sont pas toujours au rendez-vous. Les garçons et les hommes, mal préparés par une éducation séculaire à base de prohibition et

de frayeur (l'enfer) se sont avérés de piètres amants, très gauches aux yeux des filles et des femmes. Après le règne des interdits, ce fut et c'est encore le règne du chaos. Il a été souvent dit qu'autrefois il ne fallait pas faire l'amour avant le mariage, alors qu'aujourd'hui il faut faire l'amour. Nouvelle contrainte qui ne peut, trop souvent, que causer du déséquilibre dans le cheminement vers le lent épanouissement sexuel au sein de la personne totale. Les garçons sont hantés par l'échec et tout finit par se savoir dans les groupes. Leur précipitation est proportionnelle à leur angoisse et si la fille ne réagit pas tel que rêvé par le garçon, la conclusion est toujours la même : « une frigide de plus ». Le garçon n'en échappe pas moins au complexe d'échec en plus de n'être pas bon prince. Ainsi parfois il accentue chez la fille un penchant à se tourner du côté des filles.

Au cours du XX^e siècle chez nous, de génération en génération, les choses se sont enchaînées. Des générations entières, de façon répétitive, n'ont pas su et n'ont pas pu savoir initier les plus jeunes à la vie sexuelle, elles-mêmes ayant été fort mal initiées par une éducation religieuse obsédée et obsédante, hantée de façon pathogène par le sexe et le plaisir. Pas étonnant d'assister à une débâcle, à la mise hors-combat de tout empêcheur de danser en rond. Malgré l'angoisse et les échecs, nous avons vu surgir les partouzes, signes étourdissants de « libération ». Partouzes plutôt que le chapelet en famille. Délire de libération, libération délirante. Parallèlement, psychologues et psychiatres se sont improvisés sexologues pour organiser leurs partouzes « scientifiquement » menées. Du jour au lendemain, nous avons vu nombre de psychologues devenir thérapeutes sexuels avec des recettes magiques plein les mains.

De cette effervescence de surface, les réveils sont douloureux mais le remède est le même : il faut plus de partouzes car là se trouve le paradis. Et moins on le trouve, plus on s'enfoncé, plus on s'aveugle, plus on se perd. Une sexualité qui a été si longtemps étouffée ne devient pas épanouie par un tour de magie. Pas étonnant que le Québec remporte le championnat des suicides chez les jeunes. La sexualité est à la dérive, lancée dans toutes les directions. Et surtout, pas question de directives, de morale, ce qui serait vu comme le retour des curés. La sexualité reste égarée, sans boussole.

Voilà un terrain propice pour la culture des perversions. Freud a bien montré que l'enfant avec sa sexualité morcelée, inintégrée est un « pervers polymorphe ». Et nos adultes alors, avec leur sexualité éparse, faudrait-il conclure qu'ils sont sexuellement des enfants? Je le crois.

Le plus inquiétant, dans ce tableau forcément incomplet, n'est-il pas de voir des psychologues, parmi ceux qui assument de hautes fonctions académiques et administratives, mettre leurs titres et leur profession au service du pervertissement, se faire les propagandistes de ce que l'on pourrait appeler les perversions mineures? Je ne dis pas que l'on a fait du prosélytisme pour la perversion proprement dite, la pathologique, bien sûr que non; je dis que le psychologue, misant sur le prestige (!) que lui conféraient ses fonctions officielles, a cru sage de se faire l'avocat de pratiques sexuelles dites inoffensives, mais qui néanmoins s'inspirent de la grande perversion (faire *comme si* on était sado-masochiste). Du haut de

son prétendu savoir, le psychologue, en « spécialiste » invité à témoigner, a cru devoir conclure en rassurant les consciences, donnant sa bénédiction pour l'exercice de pratiques sexuelles d'un goût douteux et témoignant d'un équilibre psychoaffectif qui laisse beaucoup à désirer. Nous voyons donc le psychologue, nouveau curé, sur un terrain « vierge » laissé en friche par un clergé inapte. Fait-il mieux que les curés? Je trouve préférable les inhibitions dans une perspective d'élévation de l'âme au défoulement dans une perspective de rabaissement.

Il est permis de faire l'hypothèse que les individus du groupe rencontré par notre psychologue (auto-proclamé expert pour la circonstance) ne se distinguaient pas par des signes de sexualité épanouie; jouer par exemple à se flageller, à s'enchaîner ou quoi encore, imitant les pervers et les prenant comme modèles, témoigne pour le moins d'une évolution sexuelle qui se serait essoufflée en chemin et qui traînerait de l'arrière, révélant une sexualité au sein de laquelle la génitalité s'avère trop peu prometteuse, peu pourvoyeuse en satisfaction et plaisirs. C'est alors qu'il faut rétrograder et demander à des stations ou postes pré-génitaux de compenser davantage pour la génitalité que l'on n'a pas.

Dans ce domaine, tout est affaire de degré, de pondération. Nombreux sont les psychanalystes qui n'hésitent pas à affirmer que nous sommes tous, à des degrés divers, à l'intérieur de certaines limites, un peu pervers « sur les bords ». Ils ont raison, à condition bien sûr de ne pas prendre le terme pervers dans le sens de déviation pathologique fixe. L'essentiel est de maintenir le cap sur la génitalité en lui reconnaissant une prépondérance virtuelle. Une sexualité épanouie garde toujours en son sein – c'est presque une évidence – les composantes partielles qui ont contribué, depuis la naissance, à lui donner son essence composite mais finalement unifiée, intégrée, sous la haute gouverne du Moi, de la morale, de la conscience et du sens des responsabilités. Une sexualité saine et libre n'a pas besoin du secours répété de *rituels* empruntés à la grande pathologie perverse.

En présence de comportements sexuels qui situent la personne sur la voie de la déviance malsaine, est-ce le rôle du psychologue que de chercher à étouffer tout malaise de conscience chez ces personnes alors que le malaise fait partie de ce qui reste de sain? Est-ce le rôle du psychologue que de chercher à faire taire un sentiment d'insécurité chez ces personnes qui soupçonnent vraisemblablement que leur comportement trahit une déviation et qui, en même temps, ne demandent pas mieux que de voir leur conscience endormie par un « expert »? Je suis prêt à admettre que les membres du groupe ne manifestent pas (pas encore) par ailleurs de déséquilibre éclaté. Mais là n'est pas la question. La question porte sur la nature du rôle du psychologue. Son mandat serait-il devenu d'anesthésier la vigilance sur soi plutôt que de l'éveiller, confondant tolérance et démission?

Les psychologues seraient-ils atteints eux aussi d'une démangeaison, celle qui rend impérieux de prouver à tout prix qu'on est dans le vent, qu'on avance avec le troupeau inspiré par les caprices de ce dernier, plutôt que d'avoir à le guider, à le prévenir contre ses penchants rétrogrades?

Si oui, ils ont leur part dans l'avènement de l'insidieux déclin. Contribution glorieuse?

2. Le psychologue et l'éthique professionnelle

Nos psychothérapeutes « émancipés » auraient-ils réussi à donner le coup de grâce au serment d'Hippocrate? Parfois, sinon souvent, ils nous donnent à penser que oui.

Voilà un exemple qui peut être considéré comme typique, exposant les couleurs d'un volet des temps qui courent. Il y a quelques années, je donnais, à Montréal, une conférence où j'abordais l'éthique professionnelle en matière de sexualité. Il y était question de l'obligation absolue de respecter le serment d'Hippocrate tout comme au temps de celui-ci. Tout psychothérapeute devant considérer comme allant de soi qu'il est appelé à offrir non pas sa personne propre, mais un service professionnel et technique. Règle éternelle, qui n'admet aucune exception. Hippocrate savait déjà que la relation thérapeutique, surtout avec une personne de sexe opposé, implique de graves dangers et pour le thérapeute et pour les patientes quant au respect de l'éthique. De tout temps, il a été reconnu que la relation thérapeute-patiente crée nécessairement un lien transférentiel où le thérapeute, sans le mériter, se voit imbu de tous les pouvoirs dans un rapport qui favorise la dépendance, ce qui met la patiente dans un état de grande vulnérabilité. De la part du thérapeute, il faut alors un sens moral, un respect de l'éthique à toute épreuve pour savoir résister aux multiples occasions de transgresser; ces occasions ne manquent jamais de se présenter dans ce contexte d'inégalité qui rappelle celui de l'hypnotiseur et de l'hypnotisée. Le danger est accru quand le divan est utilisé. Devant un appel à la transgression venant de la patiente, le thérapeute a le choix : ou bien il y voit une occasion précieuse pour inciter sa patiente à analyser, à surmonter cette dépendance transférentielle au profit de son autonomie; ou bien il profitera de l'occasion pour assouvir ses désirs et besoins personnels, besoins surtout de profiter d'un prestige gratuit; il omet de servir sa patiente en choisissant grossièrement de se servir. La rationalisation est bien connue : « Je l'ai fait pour le bien de la patiente..., elle était consentante..., elle a repris goût à la vie... ». Oui, en attendant que vienne la dépression et parfois même le suicide qui met un terme au désenchantement et à la duperie. Les exemples ne manquent pas.

Devant un auditoire de psychothérapeutes, j'ai donc développé ces thèmes classiques sans qu'aucune objection ne soit soulevée sur place, aucune contestation. Ce ne fut que longtemps après, grâce à des sources totalement fiables, que j'ai pris connaissance de la vraie réaction d'un groupe représentatif de psychothérapeutes. J'ai appris qu'avec cette conférence, je venais de faire la preuve que j'étais dépassé, resté fixé à une morale moribonde, que j'avais manqué le train du progrès, de la libération; que ma morale était restée celle des curés, que je voyais des effets psychologiques néfastes alors qu'en fait l'épanouissement des patientes est favorisé.

Je dirai qu'il y a de l'espoir contre le fléau que cette réaction révèle du fait que, sauf de très rares exceptions (qui sont le fait de thérapeutes psychopathes), cette façon de penser la relation thérapeutique n'est pas affichée publiquement. On donne comme raison que le grand public n'est pas prêt pour ces « vérités » d'avant-garde et qu'il ne faut pas provoquer la morale vieillot qui pourrait renaître de ses cendres. La vérité est ailleurs : ces thérapeutes manqués ne crient pas leur perversité sur les toits parce qu'ils éprouvent encore un reste de malaise de conscience, quelque chose de gênant, proche de la honte, comme on peut craindre de se montrer tout nu. Ce malaise nous protège encore un peu contre une perversité plus claironnante.

L'essence de la perversion ne change pas avec les époques. Il s'agit toujours du règne le plus poussé possible du Principe du Plaisir, supporté par le défi à la loi et le déni de l'angoisse, faisant en sorte que le principe qui veut que « la loi est mon plaisir » est supplanté par celui qui proclame « mon plaisir est ma loi ». Les faux thérapeutes en question contribuent à leur façon à la lente marche vers le déclin.

L'éthique professionnelle allait de soi il y a plus de deux mille ans, sans conteste, étant inscrite dans la nature des choses. Elle n'a pas bronché d'un iota à travers les siècles. Il est juste de dire qu'elle vient d'un même impératif que celle qui dicte à un père de ne pas abuser de sa fille en exploitant l'ascendant que la nature lui confère automatiquement en tant que père. Le thérapeute qui abuse de sa patiente opère sur le même terrain psychologique que le père abuseur.

Les pères abuseurs sont nombreux; on dit que les thérapeutes abuseurs sont nombreux tout autant. Faut-il penser que les citoyens sont pauvrement protégés du fait que c'est la santé de la morale collective qui peut les mettre à l'abri des abus contre la morale? Les grands principes éthiques sont éternels, seule la morale personnelle des hommes flanche et plus ou moins selon les époques. La nôtre n'a rien de réconfortant, elle contribue, à sa façon, à nous faire nous sentir toujours plus proche de la perversité à grande échelle.

Les historiens nous rappellent, mais en vain, que les révolutions ne savent pas faire le tri entre le bon grain et l'ivraie, elles charrient pêle-mêle les déchets et les valeurs sûres. Pour la sauvegarde de ces dernières, une société devrait pouvoir compter en particulier sur l'équilibre mental et moral de ses psychologues dont c'est la mission (!) que de remettre sur la voie ceux et celles qui dévient, qui s'égarent. Les prêtres, de leur côté, n'ont pas tenu le coup et en grand nombre ils ont quitté le navire en perdition. Nos psychothérapeutes eux, seraient-ils en train de défroquer?

Alerte donc à tous les comités d'éthique; à moins que ces mêmes comités ne soient déjà infiltrés par des esprits émancipés!

3. La cité assiégée par les homosexuels

Cette section est la plus risquée, parce que dans de larges secteurs de la population homosexuelle, on se montre carrément hostile à la moindre critique, même à ce que des questions soient soulevées.

Plusieurs facteurs ont contribué à la sortie au grand jour du mouvement homosexuel et des revendications sans limites qui l'accompagnent. Je n'en mentionne que deux : la tardive loi qui a exclu des cadres de la criminalité l'homosexualité pratiquée entre adultes et le mouvement féministe qui, parmi ses effets secondaires, a donné du vent dans les voiles et de l'audace à la gente lesbienne.

a) *Les « gay parades » : promotion de l'exhibitionnisme*

Les homosexuels ne se sont pas contentés de se réjouir de la légalisation de leur condition. En grand nombre, ils sont devenus agressivement revendicateurs, souvent dans une attitude de défi flagrant, pouvant aller jusqu'à la provocation indécente. Les « *gay parades* » en témoignent de façon aussi navrante qu'inquiétante. L'exhibitionnisme frondeur et d'un mauvais goût criant qui s'y déploie justifie une certaine inquiétude pour la santé et la dignité de la Cité.

On me dira que les excès dans les manifestations publiques se justifient par le fait d'avoir été injustement ostracisés et d'avoir eu à se cacher. C'est là une vérité bien mal exploitée, car ces débordements exhibitionnistes fort peu esthétiques peuvent faire remonter en surface, chez le peuple, une attitude de rejet et de condamnation. Plusieurs homosexuels d'ailleurs sont les premiers à déplorer ces excès.

Est-il nécessaire de préciser que je connais fort bien des homosexuels qui se comportent de façon aussi honorables, aussi digne que vous et moi, citoyens et citoyennes dont la société a raison d'être fière parce qu'ils sont un apport précieux dans tous les domaines, à l'exception, en principe, du secteur de la famille (je reviendrai sur ce point controversé). Je ne dispose pas de l'espace nécessaire pour y mettre les nuances qui s'imposent dans cet article. Pouvoir échanger avec les homosexuels, hommes et femmes, honnêtes, discrets, compétents, conscients des problèmes posés par des différences de base, soucieux du bien-être de la société et des enfants en particulier, serait nécessaire et ne pourrait être que bénéfique pour tous. De tels échanges ne sont possibles qu'avec des concitoyens homosexuels qui ne sont pas pris dans l'engrenage de rationalisations semi-délirantes. Ces dialogues espérés seront pour une autre fois. C'est en raison de la nature de la contribution requise ici, que je dois réfléchir en fonction des autres homosexuels, les plus influents, les plus entreprenants sur la scène sociale, ceux dont il faut se méfier.

Les « *gay parades* » sont plus une occasion de souci que de réjouissance, car ce qu'elles nous donnent à voir appartient davantage au monde de la perversité. Que nous est-il donné à voir? Des œuvres d'art réalisées par des artistes homosexuels? Des réalisations artisanales? Des

contributions à la bonne marche de la société? Je serais le premier à m'en réjouir et à applaudir. Les « gays » en profitent pour s'en donner à cœur joie dans un exhibitionnisme de bas étage, c'est le cas de le dire. Craignent-ils qu'on ait des doutes sur leur équipement phallique? Imagine-t-on les hétérosexuels organiser des défilés pour parader en mini-maillots de bain corsés pour rappeler à la population de quel bois ils se chauffent? L'exhibitionnisme idéalisé est une des caractéristiques de l'authentique perversion. Les « *gay parades* » nous amènent à penser que nombre d'homosexuels s'avancent sur la corde raide et peuvent se réveiller, du jour au lendemain, du côté de la pleine perversion.

Avec Freud, la psychanalyse a vraisemblablement été la première discipline à reconnaître que les homosexuels, dans l'ensemble, n'étaient ni des dégénérés – comme il était dit dans le monde médical – ni des malades. Freud toutefois, jusqu'à la fin de sa vie, tout en manifestant la plus grande admiration pour certains homosexuels, a soutenu que l'homosexualité était la conséquence d'une déviation psychoaffective, produite par des fixations à la manière d'une névrose phobique; chez l'homosexuel par exemple, phobie de la femme en tant que sexuée. Ils peuvent être d'excellents copains pour les femmes, à condition que la sexualité ne soit pas de la partie, sinon une vive angoisse s'empare d'eux³.

Les « *gay parades* » sont aussi l'occasion d'alimenter notre imagination dans d'autres directions pessimistes. Certains des « gays », plutôt nombreux, parmi les plus agités et démonstratifs, sont souvent ceux qui paraissent les plus atteints par la maladie; ils font pitié tellement ils ont le teint cadavérique, rongés sans doute par l'action du sida. On dirait qu'ils se montrent parmi les plus prosélytes pour la cause de la promotion sociale de l'homosexualité. On se demande alors où tout cela pourrait mener la société dans cent ans, dans mille ans, si le sida venait à disparaître comme maladie. Sans aucun cynisme en tête, des experts ont constaté que la menace du sida contribuait à réduire considérablement la dégringolade de mœurs surtout homosexuelles. Les homosexuels ne se gênaient pas pour parler du nombre incalculable de partenaires sexuels, quelque chose de plus poussé que les conquêtes des Don Juan. S'il fallait qu'un jour cela reprenne de plus bel! Sodome.

b) Sur un pied d'égalité

Dans leur frénésie de réclames, il arrive parfois que des homosexuels donnent l'impression de frôler la déraison. Ils sont emportés par une frénésie de rivalité avec l'hétérosexualité. Les deux sexes devraient être reconnus comme étant sur un pied d'égalité selon l'ordre de la nature, quant à l'orientation sexuelle. L'hétérosexualité n'est une garantie ni de succès ni de bonheur. Les homosexuels ont beau jeu, se contentant de mettre de l'avant les échecs conjugaux et familiaux des hétéros, leurs anomalies, leurs déficiences, leur impuissance, leurs abus, leur cruauté envers l'autre sexe et quoi encore. Tant que l'essentiel de leur argumentation s'en tient à des facteurs de cet ordre, elle fait preuve de sérieuses lacunes, en passant à côté de l'essentiel sur les plans biologique, social, psychologique et peut-être philosophique. C'est uniquement par la

base que l'on peut aborder ce débat, la base biologique ou psychobiologique. Mais d'entrée de jeu, c'est l'impasse, les échanges tournant en dialogue de sourds. Chaque partie tire la nature de son côté. Mais l'homosexuel se contente d'une croyance, celle qui veut que l'homosexualité pleinement développée soit inscrite dans la nature biologique, que c'est une affaire de gènes. Dans ce cas, il faudrait conclure que la nature travaillerait contre elle-même, favorisant un développement destiné à l'extinction de l'espèce. Les malformations congénitales ne peuvent ici servir d'argument en faveur de l'hypothèse homosexuelle, car les exceptions confirment la règle. Les opposants à la thèse homosexuelle, Freud en tête, ont l'ordre de la nature de leur côté. Le genre humain repose sur deux sexes, seulement deux et c'est sur l'union des deux que repose la propagation. L'homosexualité, masculine et féminine, n'a aucune finalité dans l'ordre de la nature.

Freud, comme je disais, a largement démontré que l'homosexualité est le résultat d'accident dans le parcours développemental, parcours qui a donné lieu à une bifurcation, laquelle peut présenter tous les degrés possibles. Cette bifurcation éloigne donc de la voie tracée par la nature (ou le biologique) et cela pour des raisons surtout d'angoisse phobique, causée par des expériences plus ou moins traumatisantes selon chaque cas.

Ce dialogue de sourds auquel nous aboutissons si souvent, ne nous interdit pas de poursuivre l'argument. Je répète donc que c'est uniquement par la base biologique qu'il faut aborder ce débat. Les tares et les échecs dans les entreprises hétérosexuelles ne changent absolument rien au niveau des données fondamentales. Ces dernières posent, j'y reviens, qu'il y a à la base, des femmes et des hommes; la survie de la communauté ou de l'espèce repose sur l'union des deux pour qu'une progéniture assure la relève et empêche l'extinction de l'espèce. Les anthropologues connaissent des communautés entières qui lentement disparaissent de la carte du seul fait que dans ces régions matrilineaires, l'éducation première favorise largement l'homosexualité. Personne n'y fait l'hypothèse de l'hérédité. Voilà pour le niveau de base le plus élémentaire, le biologique qui déborde sur le social. (Tout ceci me donne l'impression qu'il faut défoncer des portes ouvertes, on n'a pas le choix.) À ce premier niveau viennent s'ajouter, dès la naissance, des facteurs psychologiques, probablement encore plus déterminants que le biologique pour l'orientation sexuelle. Je fais ici allusion à l'impact des identifications, dès la naissance, facteur sur lequel je reviens un peu plus loin.

Emportés par un élan dont on dirait qu'ils ont perdu contrôle, les homosexuels décrètent donc *ex cathedra* que, mis à part l'orientation sexuelle, ils représentent une « espèce » naturelle, au même titre que les hétéros, un troisième sexe, fixé de tout temps, sans aucun rapport avec une prétendue déviation dans le temps, aucun rapport avec l'inconscient, les conflits, la névrose et quelque trauma que ce soit. Être homosexuel doit être considéré, insistent-ils, comme aussi « normal » que d'être hétéro. En tout, les deux sont sur un pied d'égalité. Après tout, c'est simple : alors que l'hétérosexuel investit le corps sexué de la femme, l'homosexuel investit le pénis de l'autre, « Vous voyez, disent-ils, il n'y a pas de différence, c'est

du pareil au même; l'important, c'est d'investir ». Voilà! Pas de différence! On peut compléter le « raisonnement » : l'homosexualité masculine est supérieure, plus enrichissante, car l'homosexuel fait l'acquisition d'un pénis, ça lui en fait deux, alors que sur ce plan capital, l'hétéro s'en sort bredouille, le pauvre. La femme lesbienne, elle, une fois pour toutes, ne sera plus encombrée par cet organe source de tant de malheur. On le voit, en dépit du rôle contradictoire de « la petite différence », les gains sont nettement en faveur de l'homosexualité. En somme, non pas égalité mais supériorité. C'est vers cette logique que la société lentement s'achemine, se laisse acheminer.

J'ai assisté récemment à une communication « scientifique » par un psychiatre homosexuel, chef de file de son groupe, membre de l'American Psychoanalytic Association. C'est son préambule qui m'intéresse présentement, ses prémices. S'apprêtant à nous présenter des cas d'homosexuels mais affectés « par ailleurs » de divers symptômes névrotiques qui eux, seulement, dit-il, justifient une psychanalyse, il demande à l'auditoire d'accepter sans discussion ses présupposés, c'est-à-dire que l'homosexualité, en général et celle de son patient, est une orientation saine, normale, de naissance, qu'elle n'a donc rien à voir avec les composantes névrotiques de son patient et que, par conséquent, il n'en sera pas question, ni dans la thérapie, ni dans l'exposé. Cette prise de position avait évidemment été communiquée au patient, ce qui permet de penser que le premier désir de ce dernier était comblé et sa première inquiétude endormie (les choses sont bien différentes quand le patient vient dans l'espoir d'être libéré de son homosexualité). L'exposé a laissé l'auditoire sur son appétit, nettement privé de l'essentiel pour pouvoir discuter. J'ai présenté ce soir-là un point de vue critique pour contester scientifiquement les présupposés du conférencier. Je n'ai pas eu de réplique, sauf que, à la pause-café, il m'a été donné de comprendre quelque chose d'essentiel. Le conférencier (nous nous connaissons un peu) s'est approché de moi et plutôt que de discuter me dit : « *Why, André, did you do that to me?* » Il avait la larme à l'œil. J'ai tout de suite compris qu'il me disait, avec émotion : « Tu ne m'aimes donc pas? » Le besoin d'être aimé, accepté, accueilli sans conditions prime tout. Ce soir-là, comme en d'autres occasions, j'ai saisi sur le vif que par sa mentalité, ce type d'homosexuel, très répandu, me privait de l'accès à tout un secteur du psychisme, voulait me dépouiller ou que je me dépouille de tout un secteur de mon cerveau, de ma tendance à réfléchir, à questionner. Une sérieuse castration. Pour lui permettre de se sentir solide sur ses assises, l'homosexuel nous demande de fermer les yeux.

Cet incident n'est pas sans rappeler l'expérience qui nous attend chaque fois que nous nous aventurons dans une tentative d'échange avec le membre d'une secte, là où la « foi » étouffe la raison.

L'audace outrecuidante des homosexuels de cette trempe se manifeste aussi depuis quelques années sur la scène internationale, comme dans les congrès de l'Association psychanalytique internationale. Des homosexuels font campagne ouvertement depuis qu'ils ne sont plus automatiquement refusés dans les Instituts de formation. Les premiers gradués ont donc été

des candidats qui ont « réussi » à tromper et leur analyste et les évaluateurs (ce qui ne demande pas d'être particulièrement futé). Au cours d'un congrès, on a pu assister à des scènes des plus disgracieuses pour le plus grand déshonneur de l'API. Ainsi, une présentation « scientifique » fut organisée par un groupe d'homosexuels déclarés où le conférencier homosexuel à grand panache, annonce un grand triomphe thérapeutique du fait d'avoir enfin réussi à transformer un hétérosexuel en homosexuel, le libérant de son hétérosexualité défensive. Et la salle, « pactée », d'applaudir généreusement. L'exposé n'avait rien d'innovateur car on n'a toujours pas su pourquoi le patient avait développé d'abord une homosexualité, sauf que d'entendre, *ex cathedra*, qu'elle n'était pas défensive mais naturelle. Toujours le dogme. Je crois justifié de conclure ici que nous faisons face au danger de pervertissement de la psychanalyse et de la psychothérapie. Les positions scientifiques de Freud, sur la base d'observations répétées avec des cas précis ne sont pas discutées, elles sont rejetées, dogmatiquement. Que les homosexuels mènent avec dignité un débat scientifique, avec objectivité et désintéressement, oui, bien sûr et on le souhaite, mais qu'ils se comportent en secte où les questionnements sont interdits, non, toujours non, au nom de la science, au nom du savoir et de la santé mentale. Une enceinte scientifique n'est pas un lieu de prédication.

Quand on se laisse aller à imaginer une prolifération de ces assemblées plus politiques que scientifiques, on voit le Ça, dans ce qu'il a de déviation passionnelle graduellement étouffer le Moi groupal qui a l'air de rendre l'âme. Noire dramatisation, bien sûr. On dit, avec raison, que la liberté de parole est moins à craindre que toute censure. Il faudrait alors que ceux et celles qui ne pensent pas comme les homosexuels prosélytes craignent moins de prendre la parole.

Parmi les revendications des homosexuels « inspirées » par leur état, il y en a deux qui, pour la société, soulèvent de graves questions qui, le plus souvent, ne sont abordées que sur le plan juridique, c'est-à-dire non le plus important. Il s'agit du mariage entre homosexuels et, plus complexe, plus délicat, l'adoption d'enfants par les homosexuels. Chacune de ces deux questions mériterait une étude approfondie par plusieurs disciplines, ce en vue de quoi les gouvernements ne se montrent pas empressés. Scandale. Je devrai me limiter à quelques remarques.

c) *Le mariage homosexuel*

L'histoire du mariage (en général) est une affaire extrêmement complexe, touchant plusieurs domaines du social. Je me contente de dire qu'elle semble nous apprendre que les sociétés en sont venues graduellement et tardivement à reconnaître dans le mariage d'une femme et d'un homme, le cadre essentiel, *en principe*, pour assurer à l'enfant le minimum indispensable pour ses besoins de base : sa sécurité affective et son éducation première. En somme un cadre qui compte avec un engagement moral. Il faut espérer que ce facteur (l'enfant) à lui seul en vienne à définir l'essentiel du mariage, socialement, juridiquement. Tout le reste devrait être désigné par un autre nom.

Il ne suffit pas de faire des enfants pour que la société se reproduise, il faut des enfants équilibrés pour qu'elle puisse prospérer et ne pas dégénérer. Voilà pour le principe, mais dans les faits? Si la société compte sur un sentiment d'obligation morale à l'endroit de l'enfant que l'on veut mettre au monde, on sait trop par ailleurs combien les femmes ont raison de ne pas trop compter sur les vertus masculines dans l'ordre de la morale. Mais le principe malgré tout demeure : un engagement moral est une garantie de plus contre les tentations de la folle liberté. Un fait s'affirme, semble-t-il, de plus en plus : par crainte du caractère volage des hommes, les femmes demandent le mariage à leur conjoint quand survient le projet d'enfant. Il y a là-dedans beaucoup plus que le désir d'enregistrement civil; la femme a besoin de protection contre le danger si répandu de se retrouver seule avec des enfants sur les bras. On peut donc penser que la société et la femme doivent se lier afin d'assurer l'essentiel à l'enfant. Mariage et enfants sont devenus de plus en plus liés. Pourtant, la société admet qu'un homme et une femme puissent se marier sans qu'intervienne le désir d'enfant. Alors, pourquoi pas les homosexuels, surtout s'ils veulent adopter? Je laisserai une partie de la réponse aux juristes et aux sociologues. Pour le reste, je me permets d'insister sur quelques points majeurs.

Les hommes politiques et les juristes, appelés à se prononcer, devraient d'abord s'inspirer de cette tendance salutaire qui veut que dans la législation du mariage, les droits et privilèges de l'enfant aient l'absolue priorité.

La communauté se doit de se préoccuper de façon plus substantielle du sort réservé aux enfants depuis les soi-disant révolutions qui n'ont rien fait de mieux que de glorifier l'individualisme égocentrique, y compris quand des enfants sont en cause; ces enfants, souvent, sont laissés pour compte. Je me rappelle ce gynécologue réputé qui allègrement abandonne femme et trois jeunes enfants sous la dictée de la révolution sexuelle (hommage, en passant, au courage héroïque de plusieurs de ces mères). La société est envahie d'enfants psychologiquement désaxés, laissés plus ou moins à la dérive, dans une mesure proportionnelle à la multiplication effarante des divorces. L'engagement moral s'avère plutôt moribond, une farce. Les pères surtout semblent immunisés contre la détresse de l'enfant dont le cadre familial s'effondre. Une psychanalyste d'enfant, le Dr Sylvie Faure-Pragier, en France (c'est la même situation ici), a bien raison de s'inquiéter du sort réservé à tant d'enfants : « La pathologie narcissique, [...] la souffrance d'enfants sacrifiés, [...] élevés en crèches ou par d'autres que leurs pères et mères qu'ils voient rarement et n'idéalisent plus »⁴. En dehors d'un souci électoral, souvent crapuleux, le mariage des homosexuels est-il vraiment une préoccupation prioritaire pour les hommes politiques responsables?

Une société qui se soucie davantage des bénéfices financiers qu'elle pourrait garantir aux couples homosexuels plutôt que de supporter plus efficacement, plus concrètement les femmes désireuses de mettre au monde des enfants, d'en prendre soin elles-mêmes, de les éduquer dans les premières années, est une société malade, très malade (ce qui ne veut pas

dire qu'une société qui voit à ce que les homosexuels bénéficient d'un traitement équitable est malade; je m'adresse au poids respectif des préoccupations).

Il faudrait ici un chapitre entier sur les maternelles. En raison de législations boiteuses, électoralement intéressées, les maternelles sont devenues un mal nécessaire. En sous-évaluant l'aide financière dont une mère de famille a besoin, nos gouvernements la force à sortir du foyer, à se séparer de ses bébés jour après jour, pour les besoins de la subsistance. Je pense ici avant tout aux mères qui ne demanderaient pas mieux que de s'occuper elles-mêmes de leurs enfants en bas âge. C'est ainsi qu'une société contribue à la prolifération de futurs déséquilibrés. On ne connaît pas de meilleure garantie pour la santé mentale de l'enfant et partant de la société, que la présence à la maison des mères qui le désirent pour leurs enfants de la naissance à deux ou trois ans. Le manque d'espace m'oblige à me limiter à l'essentiel, laissant pour une autre occasion les nuances qui s'imposent.

Sur le plan juridique, un juriste ou un homme politique peut se faire le défenseur de la cause du mariage entre homosexuels en raison d'une des trois motivations suivantes, ou de deux d'entre elles : un souci certain de justice, un souci bassement électoral, enfin, un souci narcissique, c'est-à-dire être soi-même homosexuel et s'engager à favoriser un statut social en tout point égalitaire pour ceux et celles de sa propre espèce sexuelle.

Juridiquement, il se pourrait bien que le mariage entre homosexuels soit une solution juste, sur la base de principes d'ordre secondaire. Toutefois, les solutions trouvées dans d'autres pays (France) paraissent tellement plus sages, plus appropriées, solutions qui s'apparentent au mariage sans être le mariage. Les parlementaires de certains pays – et de certaines provinces – se glorifient d'avoir tranché dans le sens du mariage, sans distinction aucune. Pour des motifs humanitaires et juridiques? Il est permis d'en douter. Il faudrait pouvoir évaluer le rôle du lobbying homosexuel, le rôle des parlementaires homosexuels, car ils sont tous très zélés dans leur « dévouement » à la cause. En Scandinavie, les pédérastes ont eu longtemps leurs coudées franches pour « faire du bien » aux enfants. Les mères ont fini par saisir le rôle insidieux et efficace de pédérastes en haut lieu et elles sont descendues dans la rue, menaçantes. Elles ont compris qu'il faut semer la trouille pour faire bouger les politiciens. Ces perversions si néfastes se rencontrent dans l'Église, elles se rencontrent dans les Parlements. Et les hommes hétérosexuels se taisent, craignant de passer pour intolérants.

L'histoire du mariage homosexuel renseigne de façon révélatrice sur la nature des influences qui ont joué un rôle de premier plan. C'est à l'action obstinée de pasteurs homosexuels que nous devons les premiers mariages homosexuels, donc au sein d'une Église (Église, homosexualité, pédérastie, le tableau s'embellit à grande allure...). Ces pasteurs pouvaient-ils faire preuve d'un jugement désintéressé? N'y aurait-il pas là un pervertissement de la morale chrétienne en matière de mariage?

Du côté du juridique, nous ne sommes pas toujours rassurés. Me permettant de déborder ici le cadre du mariage, je rappelle que c'est à un juriste canadien que nous devons la quasi-impensable décision légale de laisser carte blanche aux pédérastes sur Internet. Au nom des supposés droits et libertés des pervers, les enfants perdent leurs droits, perdant le droit à la protection de leurs droits. Le pédéraste pourra, en toute liberté, leur faire du bien. Je donnerais cher pour connaître la vie intime de ce juge. Nous avons eu chez nous cette juge qui avait jugé (!) à propos de presque innocenter un pervers, étant donné qu'il avait respecté la virginité d'une fillette, se contentant de la sodomiser – oh! Combien délicat! Heureusement, un concert d'indignation a remis le train sur les rails; autrement, nous aurions été justifiés de conclure que la perversion et le pervertissement avaient fait chez nous des pas de géant.

d) Les homosexuels et la famille

Les questions que soulève le mariage des homosexuels sont mineures comparées à celles que pose les homosexuels qui désirent avoir ou adopter des enfants. Problème insoluble légalement. En effet, comment l'État pourrait-il empêcher une lesbienne de devenir enceinte et de garder son enfant? Nous ne sommes pas en Chine communiste.

Les homosexuels sont peu impressionnés par l'argument séculaire qui maintient que l'enfant a besoin d'une mère et d'un père pour un développement psychoaffectif sain. C'est que, dans la pratique, comme tout le monde le sait, les beaux principes ne donnent pas de résultats impressionnants. Pour ce qui est du sort des enfants chez les couples hétérosexuels, les échecs pleuvent : enfants mal dans leur peau, névrosés, pervers, délinquants, suicidaires, psychotiques et quoi encore. Bien de ces enfants seraient plus heureux, en surface, avec des parents homosexuels; pas de père brutalisant, alcoolique, indifférent, pas de mère acariâtre, sorcière, froide et distante. Nous savons tout cela depuis des siècles. Ici encore, cette argumentation se situe à côté de l'essentiel. Ce n'est pas parce qu'il y a des ratés, beaucoup de ratés, qu'un principe est faux, ils ne font que souligner les difficultés sur le chemin dicté par la nature. Les choses pour l'enfant avec mère et père sont déjà, d'entrée de jeu, passablement compliquées, difficiles, quelle serait alors la logique que de vouloir proposer comme solution d'ajouter une lacune majeure, c'est-à-dire, la privation de la présence d'un des deux sexes? En arriver à proposer une telle solution à des enfants (privation d'un des deux sexes) ne révèle-t-il pas une surévaluation idéalisante et pathogène de son propre sexe? Je suis porté à le croire.

Il n'y a pas deux façons mais une seule d'aborder cette question fondamentale selon des principes dictés par la nature, une seule en fonction aussi d'une justice élémentaire, principes qui demandent de mettre toutes les chances possibles du côté de l'enfant, du côté de ce que sa nature réclame. Si le biologique impose qu'il y ait une femme et un homme pour procréer (peu importe que l'on cherche à ramener le tout à un ovule et un spermatozoïde), le psychologique aussi réclame pour l'enfant la présence des deux sexes au début de la vie pour son développement psychoaffectif.

La structure première de sa personnalité, via les identifications dosées avec les parents des deux sexes, requiert cette double présence. C'est là un droit inaliénable. Une fois de plus, ce n'est pas le moment de s'arrêter sur les nombreuses exceptions d'application, comme, par exemple, le cas de ces mères, involontairement célibataires, qui savent d'instinct rendre l'enfant sensible à l'existence des deux sexes, elles le savent d'instinct car elles sont hétérosexuelles et elles voient à ce que des figures paternelles jalonnent la vie de l'enfant.

Si, dans ce monde qui est le nôtre, de par une magie suprême, l'enfant à naître pouvait avoir son mot à dire et choisir entre un couple formé à la manière d'Adam et Ève et un couple d'homosexuels, y aurait-il l'ombre d'un doute sur son choix? Tant que les homosexuels et les hommes politiques au pouvoir hésiteront à identifier la réponse de l'enfant à venir la société continuera de vaciller sur sa base.

Lors d'un débat télévisé sur le sujet, une lesbienne, super-masculinisée et agressive avec à ses côtés sa conjointe silencieuse et super-soumise, déclarait, avec du feu dans les yeux : « Qu'est-ce qu'un homme peut bien apporter à un enfant que je ne peux pas moi? » Voilà. Épisode qui nous rappelle qu'il y en a qui ont les idées claires et qui sont épargnés par le doute. Je ne souhaite pas me voir confier la charge d'amener cette « femme » à changer son fusil d'épaule. Mais je peux fort bien me mettre à la place du pauvre petit garçon, condamné à être éduqué par cette mère. Le petit garçon devra choisir, inconsciemment, entre deux solutions : ou bien s'identifier à cette femme qui se veut ou se croit homme, dans son demi-délire, et devenir à son tour agressif, dominateur, écrasant comme sa mère, en plus d'être aux prises, intérieurement, avec la confusion du féminin et du masculin, ou bien courber l'échine sous l'effet de la terreur et se faire passif devant la femme et la vie. Bien sûr que nous rencontrons ce type caractériel chez des garçons issus de couples mixtes. Sauf que pour ces enfants, les pères ne se prennent pas pour des femmes et les mères pour des hommes (je n'oublie pas qu'il y a chez tout homme et toute femme, un certain degré de bisexualité normale). Dans le cas de parents mixtes, avec leurs lacunes, les pistes d'identification pour les enfants ne sont pas brouillées outre mesure. On ne peut en dire autant au sujet de couples homosexuels. Dans un couple homosexuel, le jeune garçon pourra en identifier un comme étant l'élément masculin du couple, mais il verra aussi ce parent mâle orienter sa libido vers un conjoint du même sexe. Les pistes intérieures deviendront sérieusement brouillées pour le garçon. Ce sont là des réactions intérieures, le plus souvent inconscientes et difficiles à percevoir à l'œil nu, mais le trouble a pris racines. *Mutatis mutandis*, même chose pour la petite fille dans un couple de lesbiennes. S'il s'agit d'un garçon avec un couple de lesbiennes, les voies d'identification aux parents seront encore plus confuses et confondantes. Que cela plaise ou non, tôt ou tard l'enfant, garçon ou fille, sera confronté à des contradictions internes et il aura beaucoup d'énergie psychique à dépenser pour essayer de se sortir de cet imbroglio qu'est devenu son monde intérieur.

En somme, on aura trompé l'enfant.

4. La sexualité en otage, avec Catherine Millet

S'emparer de la sexualité comme d'un otage, pour la faire servir à d'autres fins. Il n'y a là rien de créateur; Don Juan n'est pas d'aujourd'hui. C'est parce que la sexualité est difficile à vivre sainement (qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire!) qu'elle est utilisée à toutes les sauces, autres qu'elle-même. Le pervers lui s'en sert pour ses fins sadiques. Comme une femme violée dit, dans un film québécois : « Il ne m'a pas fait l'amour, il m'a fait la haine ». La sexualité est souvent de service.

Y aurait-il là, dans cette prise d'otage, un penchant qui tendrait à se généraliser? Penchant qui pourrait contribuer à la lente marche d'un déclin? Il est permis de s'interroger.

Je ne me présente pas en statisticien, je n'ai pas de chiffres. Je préfère de beaucoup m'en remettre à des signes marquants, des modèles annonciateurs. Le succès de librairie du livre autobiographique de Catherine Millet est un de ces signes, renversant, comme tout ce qui est propre à faire scandale. Freud a bien montré que les humains sont fascinés par le fait de voir en action un narcissisme primaire auquel, au nom de la civilisation, ils ont dû renoncer. Ainsi en est-il en présence du narcissisme ouvert des psychopathes, des chats, des fauves, des enfants. Mais aujourd'hui, il semble qu'il y ait plus qu'une simple fascination. Nous assisterions au danger d'une inondation, de ruptures des digues intérieures et sociales, ce qui signifierait que les écluses sont déjà vacillantes sur leur base. Le livre de Catherine Millet traduirait, avec excès et surenchère, une inclination pathogène assez répandue de façon plus ou moins insidieuse.

L'analyse d'un tel livre et d'un tel succès de librairie, demande un savoir qui dépasse la compétence d'un seul. Je livre ma contribution partielle.

Le sommeil de Freud est sûrement troublé; le génital est de plus en plus discrédité, même par des analystes; la raison en est souvent valide; c'est que la génitalité n'est jamais une conquête exclusive, elle n'exclut pas la participation plus ou moins étendue selon les circonstances des composantes dites partielles (oralité, analité, exhibitionnisme, etc.), mais le problème sur lequel je m'arrête déborde de beaucoup cet aspect au fond simple. Nous pouvons percevoir, comme je disais au début, que la sexualité se porte mal, elle est malade, précisément parce qu'elle est prise en otage, servant à d'autres fins qu'elle-même, ce qui signifie détourner le cours naturel des choses. Une boulimie prononcée peut mener une personne à sa perte, à sa destruction, ce qui n'est certes pas la fin première du plaisir de manger. Oublions que toute comparaison en partie cloche.

Jeunes et moins jeunes de notre culture se sont précipités sur le livre de Catherine Millet parce qu'ils y auraient pressenti, outrancièrement rendu, le reflet soit de ce qu'ils sont, plus ou moins secrètement, soit de ce qui les attire.

Quelle est-elle cette sexualité? Je donnerai ici un exposé condensé de ce que j'ai cru en saisir. Si j'ai raison de le considérer comme représentatif de ce qui gronde autour de nous, j'aurai décrit une partie significative du tableau général de la sexualité d'aujourd'hui.

Si je voulais commencer par me résumer grossièrement, je dirais qu'une part substantielle des comportements et raisonnements rapportés sert, au fond, de protection contre la dépression ou la mélancolie. Voilà pour le « fétiche » que j'ai conçu, Catherine Millet ayant écrit, en préface, que les personnes qui la critiquent « enfoncent leur épingle dans un fétiche qu'ils ont confectionné eux-mêmes » (p. iv). Nous verrons peut-être, dans un moment, pourquoi Catherine Millet a le mot fétiche, plutôt que tout autre, dans la tête. Il se pourrait que nous soyons amenés à parler de sexualité fétiche.

Avec cette affirmation sur les fétiches, Catherine Millet nous dit peut-être déjà qu'elle se sent imperméable, inébranlable quant à son système de valeurs; ce qu'elle a édifié aurait la solidité du roc. Le livre pourtant m'a amené sur une autre voie, presque à l'opposé. Mon point de départ m'est fourni par la seule occasion où l'auteure exprime de la reconnaissance face aux critiques; elle remercie Chantale Thomas d'avoir écrit : « C'est la permissivité et non la transgression qui l'attire ». À mon sens, ce n'est là qu'un des énoncés du problème et non une solution. Elle affirmera en toutes lettres qu'être permissive et disponible quant à l'utilisation de son corps par tout le monde sont ses traits dominants. Ne jamais dire non, avec un très grand nombre d'inconnus, toujours rester « égale » jusqu'à la fin, « à leur merci », maniable en toutes circonstances, « par toutes les ouvertures de mon corps ». Elle précise que c'est là son « mode de vie » (p. 125). Elle se décrit comme docile « non par masochisme, mais par indifférence » (p. 214).

Permissivité, indifférence. Étrange tandem! Offrande « absolue », corporellement, oui, mais l'indifférence ne signale-t-elle pas une protection affective tout aussi absolue? Elle ne s'appartient plus, elle est la « chose » de tous les hommes, ou presque, mais cela ne l'affecte pas, elle serait imperméable. Un de ses vœux est d'être « traitée comme une marchandise » (p. 107); marchandise de choix, mais marchandise quand même. N'être qu'un objet, au service exclusif du plaisir sexuel de tous, dans des rapports qui la mettent en contact non avec des personnes, mais avec des corps – c'est elle-même qui le dit – où elle n'est plus qu'un corps au service de l'orgasme de tous les hommes. Il faut à tout prix qu'il y ait orgasme, le désir de chacun des partenaires ne doit rencontrer aucun obstacle. Voilà qui rappelle singulièrement le monde sexuel et affectif dans lequel évolue le fétichiste et ses fétiches. Le fétichiste est prisonnier de son fétiche, avec lequel il est grandement plus en rapport intime qu'avec les êtres, qu'avec les femmes en tant que personnes; ses compulsions le dominant, règlent une vie sexuelle qui le prive de liberté et le laisse sans cesse au bord de l'abîme. Tout est concentré, de façon contraignante sur l'orgasme, mais le sien. Par contre, le fétichiste n'est pas indifférent au même titre que Catherine Millet; s'il traite la femme comme un objet, il vit les choses passionnément. Catherine Millet de son côté, elle aussi est

prisonnière, prisonnière de sa passivité et de l'exigence contraignante de l'orgasme, sauf que c'est celui des autres. Elle est soumise à des rituels qui fonctionnent à la manière du fétichiste sans être, à proprement parler une fétichiste au sens clinique et classique. Mais les analogies sont frappantes. Cette ouverture béante de son corps est une offrande obligée, elle a le caractère impérieux et inflexible que l'on rencontre dans le rituel de toute perversion; le plaisir devient une obligation absolue, le désir ne doit subir aucune interférence. Nous nous retrouvons donc, avec Catherine Millet, très près du monde du fétichiste contrôlé par ses compulsions et rituels.

Pourquoi tous ces comportements soumis à des règles tout aussi énigmatiques que sans souplesse, faisant preuve de beaucoup de monotonie répétitive? Pourquoi tant d'exigences envers soi-même sinon pour échapper à une angoisse anéantissante? Et cette indifférence dans la permissivité ne vient-elle pas garantir que le rituel restera intouché, interchangeable? Indifférence signifie : je ne veux pas y penser, car il faut que rien ne change. Réfléchir, se laisser toucher par les événements (sexuels) signifierait le danger de donner le contrepoids aux exigences inconscientes, protectrices, le contrepoids aux solutions dictées d'abord inconsciemment. Nous serions en présence de mesures défensives gigantesques contre une débâcle mélancolique. Plusieurs affirmations de l'auteure sont à la base de mes hypothèses.

Ainsi en est-il quand je lis : « Je suis entrée dans la vie sexuelle adulte comme, petite fille, je m'engouffrais dans le tunnel du train fantôme [...] ou encore absorbée comme une grenouille par un serpent » (p. 17-18). Difficile de ne pas penser à des angoisses profondes, archaïques. De même, devant une métaphore encore plus saisissante : « ... préparer un sexe dont je ne peux comparer l'ouverture qu'à celle d'un oisillon, le bec infatigablement béant » (p. 18). La transparence des comparaisons orales-primitives a quelque chose de dérangeant, en fonction du caractère primitif des opérations mentales. Ou encore : « L'insatisfaction sexuelle me plonge dans un autisme bénin qui me fait entièrement dépendre d'un regard désirant. À cette condition, l'angoisse se dissipe » (p. 119), ce qui conduit au besoin absolu d'être pénétrée. L'auteure, de façon variée, nous fait voir un enfant au bord de la détresse. À peu de choses près, ce sera là d'ailleurs un de ses derniers mots. Après l'amour, elle dit que son corps est « aussi raide qu'un cadavre ». Façon littéraire de s'exprimer? Peut-être que oui, peut-être que non. La suite du propos ne semble pas laisser planer de doute, tout étant du côté du sombre. Un plaisir exacerbé donnera lieu à « une crise de tétanie », comme ce fut le cas après un avortement. Elle venait tout juste de parler de certaines sensations éprouvées après l'amour : « État proche de celui qui précède l'évanouissement, lorsqu'on a l'impression que le corps se vide. Envahie, oui, mais de vide. J'ai presque froid... ». Si c'est là de la littérature, nous n'en sommes pas moins en présence de la description impressionnante d'un combat contre les forces infernales de la dépression profonde, entraînant toujours sa victime au bord du gouffre, du vide, de la détresse. Parfois même, il n'est plus question, pour le lecteur, d'interpréter, les métaphores ont disparu pour faire place à des fantasmes nus : se jeter dans la Seine, « se faire recueillir dans un

hôpital muette et idiote » (p. 38). On n'est donc pas trop étonné d'apprendre que Catherine Millet se demande si elle n'était pas en proie à « quelque motif inconscient » (p. 228). Ici encore, le texte ne permet aucun doute pour le lecteur intéressé par ce que cache la forme littéraire. Toujours à la suite d'une expérience sexuelle intense, « au lieu de me crispier au bord du gouffre, je me noie dans les larmes, [...] les larmes sont celles d'une joie désespérée [...] Comment, dans un tel dénuement, ne pas exprimer sa détresse? » (p. 230). Nous sommes alors presque à la fin du livre!

Il n'est pas étonnant non plus que dans ces conditions, Catherine Millet ait renoncé à son être propre dans le champ de l'activité sexuelle. Son corps ne lui appartient plus, il est à la disposition de quiconque est dans un état de besoin. Pour échapper à des tourments autodestructeurs, l'indifférence ici est une solution bénie, pour le temps que ça dure. Être une femme passive « n'ayant pas d'objectif à atteindre, sinon ceux que les autres m'ont donnés » (p. 32). Dépendance absolue qui fait corps, intrinsèquement, avec la dépression profonde. La permissivité absolue ne laisse aucune porte ouverte à la solitude, au vide anéantissant de la solitude. Rappelons ce fantasme si fort, fantasme traduit en actes : « par toutes les ouvertures de mon corps » être sans cesse disponible pour tous. Ou encore : « Tout faire [...] pour ne pas empêcher » que le plaisir de l'autre soit satisfait, toujours. Le lecteur, presque malgré lui, est amené à faire ce que certains ne manqueront pas d'appeler des interprétations sauvages. Comment, en effet, ne pas penser que cette femme est toute engagée, inconsciemment, à s'identifier à son (ses) compagnon(s) de route anonyme(s); il ne sera jamais frustré, ne restera jamais sur sa faim, toujours comblé. Ce compagnon ne peut être qu'elle-même. Qu'on en juge : « Jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, je n'ai pas envisagé que mon propre plaisir puisse être la finalité d'un rapport sexuel » (p. 209). Seul, l'autre et son désir-besoin sont en cause. « Quand je me vois pendant l'acte (miroir), je vois des traits dépourvus d'expression, [...] mon regard est vague... » (p. 116). Psychologiquement, seul l'autre vit, mais par la grâce des identifications, Catherine Millet est active et se comble. Dans ces conditions, la docilité n'a pas de limites; pas de barrières internes pour le dégoût, la perversion, le masochisme; se « faire pisser dessus », dans la bouche et quoi encore, rien n'est interdit, le désir de l'autre est maître absolu. Il est question « d'une inclination à l'auto-avilissement », de se prêter à des activités qui devraient être dégoûtantes. L'essentiel est de ne pas frustrer. N'a-t-elle pas dit que même dans des conditions physiques pénibles, elle était prête à tout, contre elle-même pour que rien ne soit empêché, pour que l'autre ne souffre pas de privation! L'autre, c'est elle. Satisfaction oblige. Par procuration. « Le désir est un dictateur naïf qui ne croit pas qu'on puisse ni s'opposer à lui, ni même le contrarier » (p. 178).

Les explications de Catherine Millet sur le fait de consentir à des jeux sexuels anaux qu'elle sait être dégoûtants, nous révèlent une autre facette de ce tableau psychodynamique accablant. Comment rendre compte à ses lecteurs du fait de « se complaire dans la malpropreté » (anale) et la laideur... », dans le fait de se laisser battre, piétiner et pire encore? La réponse de l'auteure nous amène sur l'autre versant de la mélancolie au

sein de la pathologie maniaco-dépressive. Après avoir privilégié – dans le livre – la tendance dépressive, nous voici cette fois en plein déploiement hypomaniaque, dans l'euphorie. Elle nous apprend que tous ces exercices sexuels « loin de me rabaisser, étaient au contraire une source de fierté, comme un jalon de plus dans la conquête du Graal sexuel [...] j'éprouvais une jubilation à me rouler dans une substance liquide dégoûtante » (p. 216). Magie de la perversion et du déni poussé à l'extrême limite. Ce « mode de vie » lui permet d'entretenir « l'illusion d'ouvrir en moi des possibilités océaniques » (p. 69).

Catherine Millet, parfois, se mêle dans ses cartes. Elle vient de nous dire que ces comportements insolites sont loin de la rabaisser, qu'ils sont au contraire une source de fierté, alors qu'ailleurs elle révèle « une inclination à l'auto-avilissement mélangée du dessein pervers d'y entraîner l'autre » (p. 160). Il est vrai qu'elle n'aime pas que les choses en restent à cette façon de voir. L'auto-avilissement devient la preuve « d'une fantastique liberté » et qu'on a su « s'élever au-dessus des préjugés ». L'auto-avilissement est récupéré. Pour un temps. De même, ne fait-elle pas preuve d'un état sérieux de confusion mentale quand elle affirme d'un côté avoir « focalisé sur la matière la plus aveuglante, le sexe » et de l'autre côté qu'elle s'est faite docile sexuellement « par indifférence »? Où est donc passé l'aveuglement? Il aura donc fallu éteindre quelque chose de troublant (matière « aveuglante »), fermer la porte et faire comme si. Enfin la confusion sur elle-même devient flagrante quand d'un côté elle insiste sur le rôle prépondérant de sa passivité la plus totale, et de l'autre, quand elle nous dit que « Cette place d'araignée active au milieu de sa toile me convenait », son vagin gardant « l'empreinte de tous les membres qui s'y étaient logés » (p. 22). Confusion ou personnalité multiple, peu importe.

Avec ces quelques développements sur le livre de Catherine Millet, on aura, j'espère, compris pourquoi je parle de la sexualité prise en otage. Elle sert des fins extrinsèques à elle-même, comme un otage qui servira une cause politique, une fortune convoitée, etc. Elle le dit presque en toutes lettres, elle a fait « de l'acte sexuel un refuge où je m'engouffrais... » (p. 45). La sexualité sert de voie d'accès à autre chose, elle devient dénaturée. Quand une personne peut dire que « avoir des relations (sexuelles) et éprouver du désir étaient presque deux activités séparées », il devient évident que la sexualité se situe en dehors du champ du désir et encore davantage du champ de l'amour. Jamais la sexualité ne sera associée, de près ou de loin, à l'amour. On peut dire que le livre est un plaidoyer contre tout lien possible entre sexualité et amour. Ce serait là peut-être le message du livre.

L'auteure nous dit dans sa présentation que son livre est « un témoignage de vérité ». Vérité bien malmenée. J'ai voulu montrer qu'il était le produit de forces en effet « aveuglantes », aveuglantes sur soi-même, contraignant le sujet à craindre par-dessus tout la vérité sur soi. Le livre est un tissu de rationalisations inévitables, étant donné que des facteurs inconscients déterminants sont en cause, invitant le sujet à rendre des comptes sur ses agirs. C'est l'abc de tout système de défense.

Ce livre fut pour moi, comme je l'annonçais, l'occasion de réfléchir sur l'état d'âme des générations présentes, venant confirmer à sa manière une insidieuse inclination au déclin. Une hirondelle ne fait pas le printemps, sauf que j'ai signalé que je voyais ce livre comme un baromètre, un tableau où se reflète plusieurs générations. Le succès de librairie en serait un signe. On ne manquera pas de me répliquer que le succès de librairie d'un grand roman qui brosse le portrait d'un monstre, d'un fou n'est pas la preuve que la société y voit le reflet de son image; j'y ai pensé bien sûr; par contre, m'inspirant de Freud, je dirai que grâce à ce livre, les lecteurs, non sans angoisse parfois, saisissent que dans les profondeurs se terrent des traits inquiétants qui ne nous sont pas étrangers. C'est cela qui attire.

Je maintiens donc que le livre est un reflet grossissant de ce qui séduit une large portion de la société. Car la sexualité est malade, elle souffre de perversité. Le refuge – comme dit Catherine Millet – dans cette perversité, en acte ou en fantasme, nous révèle que dans le sous-bassement d'un grand nombre s'agite une dépressivité bien mal assumée.

Cherchant à résumer le message ou la prédication de ce livre, je dis qu'il est une invitation à :

- s'en remettre corps et âme, aveuglément, à la sexualité qui devient un maître absolu, et une voie de passage;
- renoncer à soi-même, livrer son âme à son corps et devenir un automate;
- laisser le corps agir et non le cerveau penser; ne pas laisser le cœur faire valoir ses raisons;
- croire que la liberté consiste à libérer la sexualité des chaînes de l'amour et de l'affectivité. Tristement, l'amour est le parent pauvre de ce livre;
- penser que c'est ainsi que l'on échappe aux affres de la dépression.

Conclusion

L'analyse du corpus social à laquelle je viens de me livrer, en étayage sur ma pratique psychanalytique, m'amène à une dénonciation du perversissement général qui mine nos valeurs socio-morales et à sonner l'alarme devant ce qu'il annonce : l'actuelle érosion des valeurs les plus sûres de notre civilisation. Après l'ère de l'interdit qui a marqué le siècle dernier, force m'est faite de constater la naissance d'une nouvelle ère, caractérisée par le chaos. J'en prends pour indices, dans les limites de cet article, les manifestations suivantes. Primo : la complaisance des psychologues et des psychothérapeutes devant le déclin de l'autorité, les errements de la sexualité et, en particulier, devant les mini-perversions. Secundo : l'ampleur des revendications sociales de certains membres du mouvement homosexuel qui, en rivalité avec l'hétérosexualité, réclament, entre autres, le droit au mariage, à la famille et, à l'intérieur de l'institution psychanalytique, l'interdit d'un questionnement scientifique sur la

normalité des conduites homosexuelles. Tierco : le grand succès de librairie qu'a connu le livre de Catherine Millet : «La vie sexuelle de Catherine M.» qui, comme je l'ai démontré, propose un perversissement de la sexualité en prônant le refuge, corps et âme, dans la sexualité pour échapper aux affres d'une dépression mal assumée qui, phénomène de société, se terre dans l'inconscient de plusieurs lecteurs des générations actuelles.

andré lussier
40, bates, bur.230
outremont
qc h2v 4t5

Notes

1. Fidès, 2000.
2. « La perversion comme structure », *L'Inconscient*, no 2, 1967, p. 11-43.
3. Il ne sera pas question ici des cas mixtes, bisexuels.
4. « Pure éthique », *Bulletin de la Société de psychanalyse de Paris*, no 57, 2000.